

tentation de les reprendre par l'intérieur ». Il s'est contenté de les *éche-
niller*. Il a bien fait. Tels quels, ils témoignent, dans leur réalisme, de
la vigueur de son tempérament, vigueur qui imprime un certain trem-
blement au récit, et le rend parfois cahotique (ou chaotique) mais, par
là-même, prépare l'initiation à un art assez en faveur aujourd'hui. —
J'ai relu avec plaisir *Le diable à l'Hôtel*, par M. Emile Henriot (Li-
brairie Plon), ce roman où l'auteur *d'Aricie Brun* nous révèle avec
grâce de quel esprit un « honnête homme » de nos jours peut fleurir
« les vertus bourgeoises » de sa race. C'est un charme de suivre
M. Henriot, qui a le goût classique, dans ses flâneries à travers Aix, et
de voir avec lui comme le meilleur de notre génie se prolonge sans
s'altérer à travers même, je ne dirai pas seulement Stendhal, mais
Sterne et Heine... On songe aux romans par Lettres de La Fontaine et
au Voyage en Languedoc, de Chapelle et Bachaumont, tandis que
M. Henriot déroule, selon les méandres de son caprice, le fil un peu
grêle d'une aventure sentimentale autour d'un mignon soulier, en se-
mant les poèmes comme le Petit Poucet les cailloux, ou la mie de
pain... M. Henriot a des lettres (chose rare, actuellement !) et il aime
et connaît les arts. Son scepticisme reste aimable, qui s'amuse à d'a-
lertes et souvent subtiles analyses, et la pointe d'ironie dont il le relève
est d'une élégante distinction. — J'ai le bonheur de posséder, sous la
forme où il parut d'abord, *Janot le jeune homme aux ailes d'or* (« Le
Livre ») ce conte où M. Roger Dévigne a prodigué les trésors de sa
fantaisie, sans doute archaïque, mais si délicieuse ! Janot qui naquit
avec deux ailes, couleur de soleil, sur le dos, et s'envola un jour que,
s'étant baigné, il les aperçut dans le miroir de l'eau, c'est le poète. Aussi
ne lui arrive-t-il au cours de son voyage que des aventures merveil-
leuses. Je ne les résumerai pas ; il faut les lire. Mais j'ai oublié de dire
que Janot est fils de paysan. Cela explique qu'il soit assez sage, ayant
chemin faisant rencontré l'amour, pour souffrir qu'en échange de son
cœur Petite-Souris lui coupe les ailes... Il ne s'envolera plus, désormais,
que par l'esprit, et dans un monde où l'action sera la sœur du rêve.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

Un article de M. Antoine. — *Sainte Jeanne*, chronique en forme de pièce,
en six scènes et un épilogue, de Bernard Shaw, version française faite sur son
insistance par A. et H. Hamon, au Théâtre des Arts, 28 avril. — *Tripes d'or*,
farce en trois actes, de M. Fernand Crommelynck, Comédie des Champs-
Élysées, 30 avril.

Ah ! oui, heureusement que l'amateur de théâtre, que le cri-
tique, a, de temps en temps, la consolation d'entendre une **Sainte**

Jeanne ! Sinon, ce serait à y renoncer... Sans la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, nous aurions eu la saison de printemps la plus morose, la plus triste, la plus pauvre, la plus disgraciée, qu'eût, de mémoire d'homme, connue l'art dramatique français. Il faut voir les choses comme elles sont. La décadence ne se contente pas d'être évidente, elle s'aggrave de semaine en semaine, elle se précipite. Dans peu de temps, l'état présent des choses, qui nous paraît si déplorable, nous en serons à le regretter. « Du moins, soupirerons-nous, il y avait encore Jouvet, Dullin, Baty, Pitoeff, ... » Car rien ne nous assure que nous les aurons encore l'année prochaine, et alors que nous restera-t-il ? Si je noircis la situation, qu'on me le prouve ! Je ne vois d'espoir que dans l'Etat. Mais il est pauvre. Un député qui monterait à la tribune pour soutenir un projet de théâtre d'art, logé gratis et subventionné, ne pourrait pas placer trois mots. Pourtant, la funeste et vétuste Ecole des Beaux-Arts subsiste, et nous la payons. Ne pourrait-elle prêter quelques-unes de ses salles ou de ses ateliers ? Ce serait pour elle une façon de servir à quelque chose. Notez que je n'ai aucune illusion. Les « Quat'z Arts » n'accueilleront pas plus le Théâtre que ne le fait la Musique. Voyez l'exemple de la salle du Conservatoire. A la date du 11 mai, M. Antoine écrit dans le *Journal* :

Malgré les assurances optimistes que nous lisons ces jours-ci dans la presse, à propos de l'attribution de la salle du Conservatoire à un important groupe de jeunes auteurs, il s'en faut encore que l'on soit au port.

Tandis que leurs délégués mettaient au point un projet sérieusement étudié, offrant toutes les garanties morales et matérielles, que M. Henri Bidou voulait bien accepter, à la prière unanime des intéressés, de se charger du choix des manuscrits dignes d'être accueillis, les musiciens, subitement émus, élevaient une protestation. Certes, les représentants des auteurs ont trouvé un accueil bienveillant près de MM. de Monzie, Yvon Delbos et Paul Léon, mais l'intervention de M. Widor et de ses confrères, surtout un volumineux rapport du directeur du Conservatoire (34 pages !) laissant entrevoir que cette hospitalité accordée à des jeunes gens allait mettre en péril la musique française (!), tout cela risque de faire avorter un effort salué par tout le monde avec intérêt et sympathie.

Cette vieille salle, en sommeil depuis des années, ouvertes à de rares intervalles à quelques musiciens et virtuoses, *presque toujours étrangers*, est devenue subitement indispensable.

Or, dès les premiers jours, les jeunes auteurs eurent grand soin d'affirmer qu'ils n'entendaient gêner en rien la Société des Concerts, qui, elle, est indiscutablement à sa place rue Bergère. Ainsi, rien de vraiment sérieux ne s'oppose à ce que les pouvoirs publics favorisent, sans bourse délier, le recrutement des auteurs de demain, comme celui des acteurs, des peintres, des musiciens et des architectes. Si la pression exercée par ceux qui, si éminents qu'ils soient, ne représentent que le passé, venait à faire tout échouer, ils en garderont la responsabilité envers ceux qui sont l'avenir.

L'avenir, mot prestigieux mais vide de contenu. Combien j'aime mieux le présent, quand il se personnifie dans les soixante jeunes années d'un Bernard Shaw !

« Chronique en forme de pièce », dit le sous-titre de *Sainte Jeanne*, et les actes sont dénommés des « scènes ». Peu importe. Je ne sais si *Sainte Jeannne* est une chronique en forme de pièce, ou une pièce en forme de chronique dialoguée. Je ne sais pas davantage si l'auteur a voulu, comme on l'a dit, nous présenter une Jeanne infectée de protestantisme. De la part de Bernard Shaw, peu suspect de parti pris confessionnel, cela m'étonnerait fort. Il me semble plutôt qu'il s'est proposé très librement de nous montrer dans l'héroïne française une préfiguration de toutes les philosophies modernes : libre examen, étatisme monarchique, nationalisme, militarisme. Dans le x^ve siècle étaient en germes beaucoup d'idées sur lesquelles nous vivons encore. Il a plu à Bernard Shaw de les incarner en Jeanne et de les placer dans la bouche de quelques personnages de son entourage : l'archevêque de Reims dont il fait un sceptique et un incroyant, le chapelain de Stogumbert, patriote aveugle et grossier, Richard de Beauchamp et l'évêque Cauchon, double symbole de la féodalité et du pouvoir ecclésiastique à leur déclin. Et sans doute cet essai de synthèse historique transposée à la scène nous laisserait-il bien indifférents s'il n'était animé par l'humour de Shaw et par l'accent vrai, souvent familier, parfois cocasse, d'un dialogue dont chaque réplique nous réserve une surprise et un plaisir. Il ne me paraît pas non plus contestable que Shaw a prétendu nous donner du « miracle » de Jeanne une explication matérielle. Par deux ou trois faits que, de simples coïncidences, la crédulité populaire transforme en merveilles, — les poules qui se remettent à pondre, au premier